

La Vendée, une référence soviétique

Quand il ouvre *Le grain tombé entre les meules*, esquisses d'exil de Soljénitsyne, le lecteur qui ne connaîtrait pas l'écrivain ou le connaîtrait mal pourrait s'attendre à ce que ce dernier ait eu, pendant les vingt années que dura son exil, le temps de voyager, et qu'il ait entrepris, entre autres, d'en faire le récit dans ces esquisses ; il trouvera, en effet, celui d'un voyage de découverte que Soljénitsyne fit au Japon et à Taïwan au début des années 1980 ; ce récit constitue toutefois une exception. Quel que soit le lieu où Soljénitsyne se trouve, le paysage qu'il a en face des yeux, s'interpose en effet toujours le voile de la Russie : son actualité, quand il obéit à la nécessité de poursuivre son combat anti-communiste et se déplace en Espagne, en Italie, en France ou en Grande-Bretagne, donner des interviews ou prononcer un discours ; son passé, quand il rencontre, à Paris, aux Etats-Unis, les derniers témoins de la révolution russe ou leurs descendants, qu'il va au cimetière russe de Sainte-Geneviève des Bois, en Californie consulter des fonds d'archives ou qu'il admire, en Alaska, une famille de vieux-croyants ayant gardé, à travers les remous de l'Histoire, ses traditions russes intactes ; son avenir confisqué, quand il voit dans le tissu des petites villes françaises l'image de ce que la Russie aurait pu devenir s'il n'y avait pas eu la rupture « catastrophique » de la révolution ; son avenir espéré, enfin, quand dans un canton suisse il assiste à une élection locale démocratique.

Sa venue en Vendée, en septembre 1993, n'échappe pas à la règle, ainsi que le montre l'unique page que Soljénitsyne y consacre dans *Le grain tombé entre les meules*. Toutefois, la Vendée se démarque des autres lieux visités par l'existence qu'elle avait déjà dans l'imaginaire soviétique, et par le lien ténu, mais d'une grande force symbolique, qui la relie à l'œuvre et la vie de Soljénitsyne.

La Commune de Paris et la Révolution française sont deux événements de l'histoire de France qui eurent une grande influence sur la réflexion et l'exercice du pouvoir de Lénine. Du premier, il tira la conclusion que seul un parti organisé de professionnels pouvait mener un processus révolutionnaire à son terme ; du second, qu'il était du devoir de cette avant-garde d'accomplir toutes les promesses d'émancipation confisquées par la bourgeoisie. Lénine citait volontiers Robespierre ; et quand il dut faire face aux soulèvements paysans des régions de Tambov et de Sibérie occidentale, dans les années 1920-1921, il se rappela le soulèvement vendéen et les « colonnes infernales » du général Turreau, exemple d'une répression « réussie » ... Dans les programmes scolaires des années 1930, l'élève Soljénitsyne apprit donc une certaine

histoire de la Vendée. Des décennies plus tard, alors qu'il étudie la Révolution de Février qu'il met en scène dans *La Roue rouge*, comme tant d'autres historiens et penseurs il est amené à réfléchir aux traits communs des révolutions française et russe, à leur semblable logique d'élimination des opposants, de montée aux extrêmes, de rhétorique idéologique et guerrière. C'est ainsi qu'il en vient à condamner les révolutions en tant que telles : « Les révolutions n'accélèrent pas le cours de l'histoire, elles ne font que compliquer son déroulement¹. »

Sa connaissance va au-delà d'un savoir historique. Enfant, dit-il dans son discours aux Lucs-sur-Boulogne, « il lisait avec admiration dans les livres les récits évoquant le soulèvement de la Vendée, si courageux, si désespéré ». Le soulèvement vendéen va droit à son cœur : parce que les révoltes font vibrer son âme, comme en témoignent de nombreuses pages de *L'archipel du Goulag* consacrées aux révoltes dans les camps soviétiques ; parce qu'il fut essentiellement le fait de paysans, ces porteurs d'une culture séculaire, « tissu de l'histoire » que la révolution ne fait que déchirer. Les paysans sont ceux dont Soljénitsyne se sent le plus proche : « Les plus sympathiques, comme chez tous les peuples, ce sont les paysans² », écrit-il à propos des Japonais. Réfléchissant au destin de son père, mort en 1918, il se demande quel parti il aurait pris pendant la guerre civile qui s'ensuivit et espère qu'il aurait pris, non celui des Rouges ou des Blancs, mais bien celui des Verts.

En Russie, la paysannerie fut une des cibles principales de l'idéologie révolutionnaire : la collectivisation des terres, la « dékoulakisation » ou déportation à grande échelle des paysans réfractaires à cette collectivisation, au risque d'une famine assumée dans les riches terres du sud de la Russie et d'Ukraine, firent des millions de victimes et détruisirent violemment un mode de vie ancestral. Pour l'écrivain qui arrive après la catastrophe, le devoir est alors de renouer le fil du passé et de réinscrire les vaincus dans le récit historique. La chronologie de *La Roue rouge* aurait dû courir au moins jusqu'à la guerre civile. Le temps qui lui restait en décida autrement : Soljénitsyne ne consacra finalement qu'un récit au communisme de guerre dans les campagnes, *Ego*, qu'il écrivit au début des années 1990.

L'invitation à inaugurer le Mémorial des Lucs-sur-Boulogne aux victimes des massacres révolutionnaires, et plus largement des totalitarismes, arriva donc

¹ Dans l'émission télévisée « Bouillon de culture » diffusée le 17 septembre 1993, édition INA/Gallimard, 2008

² Alexandre Soljénitsyne, *Le grain tombé entre les meules*, Paris, Fayard, p. 215

opportunément. « J'ai estimé que cela était un honneur pour moi, parce que nous autres Russes qui sommes passés par une guerre civile, nous avons constaté plusieurs Vendées chez nous... Ceux qui ont vécu la Révolution, et nous l'avons vécue, ne peuvent pas rester insensible à ce bicentenaire³. » L'écrivain croyait voir le temps où il en existerait de semblables commémorations en Russie ; elles sont incomparablement plus modestes.

Véronique Hallereau

³ Emission « Bouillon de culture », déjà citée.